

comingout

C'est un cubain, au cul de noir bombé de cubain, qui enfle de beauté avec sa bite gonflée de cubain presque noir dans son jean déchiré, un cubain avec une belle tête sans âge de brésilien fraîchement rasée, un danseur beau, beau comme je ne pouvais qu'accepter qu'il soit beau à m'oublier, à laisser faire sa beauté sur moi, à me laisser faire, à le laisser faire sur moi. Je me suis demandé ce qu'il me voulait, comment un dieu pareil pouvait-il me désirer, moi, en ce moment, la chiure édentée. On m'a dit qu'il était peut être hétéro, un homme peut être à femmes, laisses tomber pas la peine, je me suis dit stop je connais, tu ne vas pas encore t'accrocher à un mec que tu vas supplier de te prendre pour une femme, alors j'ai laissé tomber pour pas de peines, pour ne pas pour avoir mal de rien, pour rien, avec rien, mais toute la soirée il m'a matée, toute la soirée de cette fête où il s'est approché de moi.

Il dansait la salsa comme un danseur cubain peut danser la salsa, avec un sale sourire de beau gosse salseur, le sourire des professionnels de bal, le sourire congelé des danseurs de concours de danses sportives, sans le jury, c'est moi le jury, je te les file tes 10/10, je te les donne à toi, à toi seul, toi le bellissimo latino, je lève ma main, ma pancarte invisible dressée vers toi toute la soirée, pour ta danse sacrée, ma main levée pour t'apprivoiser, t'attirer, t'es le plus beau, 10/10 je te le dis, je te les donne parce que tu bouges tes reins et ton cul, tu bandes tes muscles qu'ont pas besoin de bander, ils sont toujours bandés tellement t'es muscles, t'es tout muscles, rien que des muscles bandés et moi je bande de tes hanches qui valsent, je tangué dans ton sourire d'idiot, dans ton cul de cubain et tes reins magiques.

Il faisait ça parfaitement, ils embarquent les femmes de la fête à pleines mains, rudement, un mâle à poignes, je ne pouvais que regarder, impossible de se bouger le cul quand des mecs comme ça trimbalent leurs beaux culs bien trempés, des appels de bites, des cons mouillés, des cris de mains et des yeux saliveurs, et ce soir là ils n'y avaient que des danseurs qui dansaient comme des danseurs, ils n'étaient plus en scène, ils sortaient juste de scène, ils sentaient encore les planches, ça sentait le sapin, mais ils dansaient dans la fête comme s'ils étaient encore en scène, comme des comédiens qui ne peuvent plus s'arrêter de jouer, et qui dansent.

Je lui ai dit au cubain dont je ne connais pas le nom, j'ai fini par lui dire qu'il dansait magnifiquement, et d'un geste vif il m'a pris par le bras sans m'enserrer, juste pour me remercier du compliment, mais aussi parce que c'est du latin et que les latins laissent facilement leurs mains leur servir de langue pour parler, ils sont nécessairement chaleureux les latinos, ils sont touchants, c'est leur masque de fabrication, leur cliché à faire vivre, ils te touchent, ils sourient avec leurs belles dents blanches encore plus blanches dans leur peau sombre, on les aime pour ça et pour leur peau blonde cramée de soleil et de sangs mêlés, des exilés, ils sont toujours positifs, vitaux, joyeux, des vivants de la vie, parce qu'il fait beau toujours et tous les jours chez eux même quand ils tombent des trombes d'eaux plombées sur leurs paillasses de ruines, mais ils s'en foutent du temps et de la misère, ils la fuient. Je les connais les latins et leurs embruns, j'ai déjà donné dans le latin, je m'étais dit c'est fini, terminé avec les latins, c'est pas pour moi

leur baratin, moi j'aime l'eau froide, les latins me gonflent avec leur soleil et leurs dents blanches, je veux du nordique, du frigorifique, du teuton ou du letton je m'en fous, je veux du cul dans l'eau froide, je veux un mec du nord, un timide, un mutique, un mec qui ne la ramène pas avec son putain de soleil, ils n'en ont pas de soleil dans le nord et ça me va bien, je veux un mec qui parle peu, un mec qui ne me sourit pas au premier sourire, un vrai mec qui me gèle de plaisir, voilà, c'est comme ça que je les vois mes rêves de mutiques nordiques, mes rêves à deux balles de rêves du nord.

Mais ce soir là y'a que du latin, dans cette fête qui démarre à 22h pétante. J'ai fini moi aussi par danser, par m'amuser, par fumer, par me saouler de Coca Light et de tabac roulé. Je me sentais une chiure mal roulée dans cette soirée de danseurs où je ne pouvais que me dérouiller, essayer de rebouger, de ressortir, de rencontrer peut être quelqu'un après 1000 ans de solitude, on me matait, on le matait, d'autres se mataient, des femmes me mataient, se mâtaient, tout le monde se cherchait, t'es pas mal tu sais, merci madame, mais je n'ai pas vu son matage intensif à lui, son matraquage d'yeux de cubain qui voulait me tuer sur sa bite. Je ne connais pas Cuba, je n'ai pas fait semblant de vouloir connaître Cuba, je n'irai pas à Cuba, je m'en fous de Cuba, qu'il crève Castro, il crève, je ne veux pas connaître, je hais le soleil, je hais la salsa et toutes ces musiques de merde de faux soleil de merde, je m'en fous de leur belles plages et des blancs-becs qui viennent se torcher le cul dans le sable avec des petits culs de cubains sous les palmiers à dix dollars la pipe. Lui, le dieu cubain, je le laisse, je ne connais pas ton nom,

t'es un cubain sans nom, je te laisse parce que t'es supposé être hétéro et que les faux hétéros qui matent de faux homos c'est terrible très vite, c'est des mecs à s'éviter.

Une table ronde, quatre mecs, des miettes de fin de soirée. Je suis assis en face de deux danseurs en fin de couple qui me parlent tout d'un coup de leur longue fin de couple déjà sursoldée. Mais pourquoi ils me parlent de ça, là maintenant, juste avant de partir, pourquoi ça, à moi, à ce moment là, je ne les connais pas ces deux là, leurs mots ne sont pas ceux de la confiance gratuite, rien n'est gratuit, jamais, toujours l'échange, ça contre ça, c'est toujours comme ça. Ils me cherchent, ils veulent me dire autre chose que ce qu'ils me disent mais je ne vois pas quoi, je ne les sens pas leurs mots qui tournent autour de la table, qui ne s'accrochent pas à moi, alors pourquoi ils me parlent tout d'un coup de leurs vieilles histoires de fesses abandonnées. Je ne vois rien, je ne vois jamais rien en direct, c'est toujours dans l'après coup, après les coups, et après ça, à ce moment là, je peux aller voir ce qui se planquait sous les mots, dans les gestes, et alors je me gratte tous les mots, je gratte les corps, je refilme tous les gestes, je fais mes ralentis, je repasse la bande-son, mot à mot, putain de mémoire, toutes les croûtes je me les gratte toutes, tout ce que je vois, tout ce que j'ai entendu, et je pars à la recherche des mots bien englués dans leurs silences mais ils remontent toujours à la surface avec leurs forces de mots qui sans force de moi remontent à ma surface jusqu'à la bouche où je les crashe et je les recrache. C'est un entraînement ce décroûtage des mots, ce désarticulage des gestes et des corps, des mots dans les corps, des corpsmots noirs qui

tournent inlassables dans ma tête et planent invisibles, partout, et se posent là, dans la lumière d'encre de l'écran, une lumière acide et noire, lumière acide, lucide, je vois alors ce que l'on a peut être voulu me dire, ce qui s'est peut être passé, qui n'est jamais exact, peut être, tout est toujours peut être, tout est toujours fiction, frictionnel, autofrictionnel.

Mais là en direct de la fête rien, en face d'eux deux je ne vois rien, je ne sais pas réagir en live, l'esprit en escalier, pourquoi ils me parlent de ça alors qu'ils ne m'ont pas parlé de la soirée, rien, à peine des mots, et là maintenant ils me font leur coming out ruptural. Mais si, en fait si, je commence à voir, en fait je sais, je commence à comprendre, l'esprit et l'escalier, je comprends ça de chez moi, un des deux, maintenant je le vois, le plus jeune des deux, il veut me refiler son vieux, il m'enfarine de mots miettes pour me coller au cul de son vieux, mon vieux est libre, saches-le, prends-le, il est pour toi, il me dit ça en fin de soirée, il est pour toi si je le veux, il veut que je les tranche, et vite, il veut en finir avec son vieux qui lui colle encore au cul, le jeune est à nouveau en couple avec un autre qui n'est pas là ce soir, je le probabilise, le jeune ne serait plus avec son vieux, il est avec un autre, le vieux est seul, il est devenu seul contre son gré, je le sens, il est abandonné, il est mon frère, mais ils restent proches ces deux là, ils ne se quittent pas, pas encore tout à fait, ils sont encore collés, et le vieux n'arrive toujours pas à quitter le jeune, qui l'a quitté.

Alors pourquoi pas moi. Qui suis là. En face d'eux. Seul aussi, en apparence seul peut être, alors qu'ils pensaient, tous pensaient en arrivant à la fête que je couchais avec la maîtresse de maison qui nous accueille ce soir de fête dans son loft du low side. Ils m'ont déjà vu avec elle, une fois, il y a peu, tous les deux, la maîtresse et moi, et ce soir on les attend de pieds fermes ses invités, en couple apparent, digne de ce nom de couple qui attend fébrilement tous les invités. On grignotait des chips. En arrivant en bloc, en une seule vague bien coagulée, les danseurs m'ont demandé à tour de rôles s'ils pouvaient aller ici ou là dans l'appartement, comme s'ils me demandaient l'autorisation, comme si j'étais le copropriétaire potentiel, l'amant, l'amant de la dame de la maison, ils me demandaient, ceux que j'intéressais et qui s'interrogeaient, s'ils pouvaient visiter les pièces, monter aux étages, prendre l'escalier, ils voulaient tout visiter, tout voir, quelques uns ne m'ont rien demandé mais ont écouté, leurs oreilles bien bandées d'entendre, leurs oreilles dressées prêtes à engranger, attendre bien concentrées que j'accouche d'une réponse, d'un signal, que je leur livre quelque chose d'un peu clair sur la situation, qu'enfin je me sorte de moi : « Non! Je ne suis pas le maître de la maison ! » ai-je dit ostentatoirement, finalement je l'avoue je l'ai dit d'une manière tout à fait ostentatoire, ridiculement ostentatoire et j'ai poursuivi en descente en pensant à dieu sait quoi : « Je suis comme vous un invité », puis j'ai glissé sans aucun mot qu'ils ont entendu, « « je ne sais pas si vous pouvez aller ici ou là, mais allez-y donc, c'est pas chez moi ici, demandez à la maîtresse de maison, je suis disponible, je suis libre, je suis

même un coup possible, et je ne sais pas si vous pouvez aller ici alors demandez-lui, à elle, je ne suis pas son amant, vous pouvez y monter aux étages. Et même me prendre l'escalier ».

Alors le vieux abandonné par le jeune est peut être pour moi mais toute la soirée je n'ai vraiment maté que le plus jeune, je l'avoue l'espagnol, un danseur, latin beau aussi, beau évidemment. J'ai essayé avec lui les regards, bof, pas de retour d'images, j'ai essayé de parler, bof, d'être pertinent et plus pertinent encore pour attirer, bof et rebof, pas de retour de sons, des bribes lâchées par lui par politesse, mais rien puisqu'il n'est pas seul le bel espagnol, il ne cherche pas, il ne me cherche pas et je suis devenu trop vieux pour lui, il en marre des vieux. Je lui parlais en lui tournant la tête, de biais pour me cacher de ses yeux, je le biaisais, non par timidité, quoique, ni pour lui montrer mon meilleur profil, quoique, je lui souriais de travers pour qu'ils ne voient pas mes trous, ma bouche trous, mes dents trouées qui ont du mal à mordre, physiquement à mordre, mentalement à mordre, avec ma main devant la bouche juste pour ça, juste pour planquer ma face fissurée.

Le cubain me plaît bien plus que le vieux du jeune mais il n'est pas possible puisque tout le monde pense, et dit à tout le monde, qu'il est hétéro, il serait même marié, et même divorcé, c'est la rumeur qui traîne dans le poulailler, ce serait alors l'hétéro moderne, complet, en transit d'une femme à l'autre, et le jeune l'espagnol aussi me plaît beaucoup, ça c'est bien compris, mais il vient d'apprendre que j'ai 45 ans, je lui ai dit franco et billes en tête mes 45, sa tête quand je lui ai

dit mon 45 ! Il n'en croyait pas ses yeux, oui 45, je suis trop vieux sur le passeport, tu es trop vieux avec ton 45 et j'ai de grands pieds aussi, du 45 aussi, j'ai l'âge de mes pieds ai-je pensé, à l'instant même où il me regardait trop vieux, au moment précis où pour me cacher de mon âge avoué je regardais aussi mes pieds. Mais je ne suis pas trop vieux pour l'autre, son ancien mec qui devient vieux, allez je te le donne ! Prends-le ! Mais prends-le vite !

A mes 45, l'espagnol m'a dit, radieux, jeune et triomphant, que lui en avait trente quatre, en me répétant les yeux dans des yeux éblouissants, bruns évidemment, qu'il en avait : TRENTE QUATRE ! Sacrée différence, je calcule tête baissée pendant la fête : $45-34 = 11$, 11 ans, aïe, c'est en effet énorme la différence d'âge entre moi et lui, cela fait trop, c'est beaucoup trop, et il est reparti danser dans sa jeunesse, mais il me verrait bien avec son ex vieux de trente neuf ans, je relève la tête, c'est suspect trente neuf, 39 cela veut dire en fait quarante et plus, il fait d'ailleurs plus que trente neuf son vieux, mais ça ne s'assume pas comme ça 40 et +, on est dans le milieu, bon disons 39, OK j'accepte le mensonge, $45-39$ c'est six et c'est mieux que onze qui est trop d'écart, on se rapproche de la bonne différence, de l'acceptable différence d'âge entre vieux du presque même âge, mais le vieux qui a - 6 que moi ne me plaît pas plus que ça, il peut même m'ennuyer plus vite que je ne le sens déjà. C'est si mal fait tout ça.

Il me dit sans me le dire qu'il est seul comme je suis seul, comme tous les vieux qui sont de plus en plus seuls, comme les vieilles aussi qui font de

moins en moins leur âge, elles font de plus plus jeunes à force d'être de plus en plus vieilles, et elles sont seules. C'est encore pire pour les vieux homos seuls après 39 ans, l'âge de la mort jeune, qui sont de plus en plus seuls et de plus en plus vieux, si jeunes, on le sait tous quand on est jeune que quand on sera vieux ce sera dur du côté sexe et pour tout le reste, on a que des restes. J'y suis, sans le corps, sans la peau lisse, sans l'argent, avec l'argent tu peux encore, même vieux, tu peux même avoir les plus jeunes qui cherchent papa, le pognon et les restos mon cœur, mais presque vieux et sans argent, sans nom, tu ne peux pas, tu es seul, tu n'es presque plus rien sur le marché, c'est un marché, l'offre et la demande ça marche, les prix du marché, tu baisses, tu ne baisses plus, tu n'as plus la côte, exit, tu sors du marché, tu es nécessairement tout seul, c'est fini, t'es presque fini. Ou tu paies, tu dois payer, mais sans argent tu ne paies pas, tu ne peux pas ou tu ne veux pas, pas encore, de toute façon t'en peux plus. L'autre, le jeune de l'Espagne, est de nouveau en couple, il peut encore être dans un couple avec un mec de son âge, ou un peu plus ou un peu moins, il peut encore être dans sa zone d'âge à lui, la trentaine et la fête, dépêches toi! Profite! Engrange ! C'est ta fête! Je pense à ça, mors aux dents pendant la fête, mais ça ne sert rien, il ne peut pas encore vraiment voir, il peut juste entrevoir, il a un peu peur déjà, il le sent venir, mais 34 c'est encore l'âge lisse, l'âge où on ne pense pas encore vraiment au déclin, même si pour un danseur comme lui c'est déjà le déclin.

Le cubain est sans âge, il a un corps qui ment bien pour son âge, on lui en donne plus ou moins 35; mais il a plus, en fait il a beaucoup plus, il a

peut-être 40 ou plus, mais les cubains, comme les danseurs, comme les asiates et même les noirs, comme tous les pas blancs, ils font plus jeunes et plus longtemps et un jour, en un seul jour, c'est l'épiphanie du désastre, en un seul jour ils font tout d'un coup très vite très vieux, mais cela leur arrive très vieux, ils ont juste le temps de mourir en faisant un plus jeune que leur âge, mais ils meurent quand même.

Il en est fier le cubain, il est fier de faire plus jeune que son âge, comme je suis ridiculement fier de faire moins vieux que mon âge, c'est bien la danse pour ça, ça maintient, mais moi je ne danse pas, je ne danse plus, je n'ai d'ailleurs vraiment jamais dansé et je suis de moins en moins fier de faire plus jeune que mon âge, j'ai l'impression d'avoir glissé dans la vie sans en prendre assez de la vie pour qu'elle me creuse bien plus profond dans le cuir. Mais elle se rattrape toujours la salope. On m'a dit à 40 ans que c'était une grâce de faire moins que son âge, de faire à ce point là tellement moins que votre âge, comment faites vous, vous m'a demandé, j'ai alors dit stupidement pour dire quelque chose d'aussi stupide que c'était liée à l'angoisse, l'angoisse permanente, la vie qui brouillonne et prend le bouillon, la vie qui cherche et qui trouve en se trompant et qui poursuit la tromperie pour se perdre en trouvant, qui affectionne à fond une chose puis la lâche pour une autre infection, qui ne s'ancre nulle part, qui ne s'accroche pas, à rien, à personne, qui flotte, qui roule, qui fait des pelotes, l'angoisse ça conserve, l'angoisse c'est ma jouvence, voilà ce que j'ai dit sur l'angoisse et sur le mystère de ma grâce juste pour dire quelque chose quand on ferait mieux de se taire sur la grâce et son mystère, mais

de ma grâce perdue dans son mystère je n'en fais plus rien, je l'engraisse maintenant à coup de cacahuètes, de gâteaux secs et de baguettes, je la bavarde, et je la flingue aux clopes et au sucre pour me casser les dents en me prenant en pleine gueule des vagues sans grâce d'amours congelées, que je m'engouffre, à pleines dents.

Mais aujourd'hui je rêve qu'un jour, il arrive, je rêve que l'on me dise vraiment un jour qui va venir, je l'attends ce jour de grâce, que l'on me dise enfin un vrai « *bonjour Monsieur !* » un monsieur sans ambiguïtés, j'en demande du monsieur, encore et encore du vrai monsieur, même si au marché près de chez moi les arabes qui vendent des légumes et des pommes disent « *salut jeune homme !* » à des hommes très gravataires de quatre vingt ans et plus qui ne peuvent plus demander distinctement leurs légumes et leur pomme avec leurs bouches trous; alors quand les mêmes gentils vendeurs de jeunesse et de pommes me disent à moi maintenant « *Qu'est-ce qu'il veut le jeune homme ?* », je sais qu'ils se foutent déjà, et très gentiment, de ma pauvre gueule, et en plus, plus récemment, on m'a dit ce que je redoutais depuis des années, on m'a dit que j'étais « *bien conservé* ». C'est de pire en pire d'entendre ça, « *bien conservé* », ça c'est le pire du pire, cela veut dire en fait qu'on est presque cuit. En me demandant encore « *Comment tu fais pour être si bien conservé ?* », je n'ai pas parlé de l'angoisse qui conserve, ni des tonnes de légumes que je m'enfile pour rester frais et je me suis tu dans une réponse enfin muette (en continuant à penser dans mes pensées que je m'étais déjà dit que le jour où l'on me dirait que je serais « *bien conservé* », que ce jour serait la presque fin,

parce qu'on ne dit ça qu'à des hommes ou à des femmes, ou à des pauvres pommes, quand ils ne sont plus là, quand ils ont tourné le dos pour s'en aller et que l'on parle déjà d'eux dans leur dos, en les regardant partir, « *Qu'est-ce qu'il est bien conservé!* », on leur dit ça dans leurs gros dos après qu'on ait murmuré leur vrai âge, avec cette petite pointe d'admiration délicatement perverse qui les pousse dans le dos direct au placard, en les mettant déjà en boîte, toujours dans les petites boîtes).

C'est un beau gosse black de 26 ans qui m'a dit ça un jour, mais en fait il en avait 24, donc moins 2 par rapport à la vérité, il m'a menti sur son âge pour être baisable par un beaucoup plus vieux que lui, 20 ans de plus que lui, mon dieu, suprême privilège, je le sais, j'ai aussi, un temps il y a longtemps, j'ai dû aussi me vieillir beaucoup pour qu'on me fasse toujours qu'un peu confiance, et il a ajouté le petit black à la longue queue courbée, après l'avoir copieusement enculé, qu'il avait aussi une copine, il a ajouté ça, il m'a donc dit ça que j'étais en fait « *très très bien conservé* », *très très*, a-t-il insisté, j'en ai été très content sur l'instant, puis je me suis effondré en souriant

En respirant

sur une chaise. On est autour de la table ronde jonchée de cadavres, de miettes et de mensonges, ça sent la convoitise des derniers instants, qui va

avec qui, qui restent seuls. Dans mon dos mon cubain humide trépigne nerveusement. Il frôle la chaise de sa sueur alcaline sur laquelle je suis assis depuis des heures. Je me mets en avant sur mon bout de chaise, prêt à trébucher en lorgnant les déclarations lancinantes historico-sexuelles du vieux et du jeune qui s'écrasent sur la table. Je fais comme si je ne le sentais pas derrière moi, mon beau cubain humide et vanillée, emperlousé de gouttelettes âcres et musquées qui suintent sur le dossier de ma chaise en osier, ça rime, ça rime, mais ça rime à quoi, il veut quoi, je n'ose pas y aller franco, tenter d'y aller direct et illico à l'hétéro, je peux le faire, mais je n'ose pas encore m'en prendre une, en y allant direct, bien au fond sur le dossier en m'adossant vers le cubain qui frôle de plus en plus nettement la chaise dans mon dos, de sa jambe puis de l'autre, il en a maintenant deux distinctement appuyées contre le dossier, les deux autres me parlent toujours, je les mire qui me narrent en très longs et plus grandes largeurs leurs histoires de cœurs anémiés, qui me cherchent, je leur parle sans leur parler, je me concentre sur les jambes, en essayant de les écouter, j'essaie de me captiver pour ce qu'ils me racontent et qui m'ennuient, mes yeux se tendent vers eux comme deux verres vides tendus vers une bouteille plus vide encore, sans vouloir voir ce qui se trame dans cette histoire qu'ils me racontent, ni ce qui se passe derrière mon dos. Je m'accoude sur la table en grignotant des bouts de miettes de deux bouts de doigts fébriles et désabusés, je dandine de plus en plus mon cul en arrière pour préserver le début de contact un peu sérieux avec le cubain qui boue, j'ondule sur la chaise comme un serpent enrôlé, je lance mon œil de

myope double vitrage vers les deux inséparables, l'espagnol continue de me parler de LA séparation, et de leur incapacité de se lâcher, je pourrais les couper, je pourrais les trancher, je pourrais me prendre le vieux qu'a l'air gentil, mais lui derrière, le dieu cubain, mon chaud du sud, souffle son vent d'autan dans mon dos, il n'avance plus sur la chaise, il est dessus, sa masse invisible est de plus en plus compacte et lourde sur moi, il a de l'appétit, il veut mes miettes, pas besoin d'en faire plus, je lâche mon pain, il me pousse à le sentir, je suis là, je suis là, je sais que Tu es là, je me déroule vers Toi, Il tripote Sa proie de Ses yeux embusqués, les autres me parlent encore, je les laisse me parler en oubliant qu'ils me parlent pour ne sentir que sa masse à lui sur moi qui pousse la chaise sans la pousser, il ne peut pas la pousser davantage mais je finis par en finir, par me lâcher, par m'effondrer direct à son contact, mes bras ballants flottent comme deux vieilles balances de pendules qui frôlent en respirant le bas de son pantalon crispé, le cubain s'appuie alors de plus plus fort sur le dossier avec ses deux jambes fortes que je sens dans mon dos en eau, je suis salé, il est sucré, je ne les vois pas, je les sens, je les laisse faire, ses jambes à mes hanches, il ne part pas, je reste collé, on est d'accord, je n'écoute plus les deux autres qui me parlent mais une bouche toute nue s'approche de moi, elle s'aimante et s'attarde timidement dans mon cou, tendrement elle me murmure quelque chose, je n'entends pas tout de suite ce qu'elle me dit, ni d'où elle vient, elle me panique tout d'un coup de ses mots, je ne la vois pas, j'entends ses mots qui traînent dans mon oreille sans s'arrêter de glisser et s'exténuer, « dommage

que tu sois... », ça s'enroule dans mon oreille sans que je puisse arrêter son murmure accablé, le cubain l'a entendue, il tremble sur pieds, il a peur d'elle pour moi, de ses mots, mais je n'ai pas entendu ses mots d'elle qui planent sur moi, je les répète mécaniquement en la regardant timidement et comme gêné, mécaniquement doucement comme pour m'excuser que je suis ailleurs, toujours ailleurs, « dommage que... », elle me voit, je lui tourne tellement la tête, je n'entends plus que « dommage », oui dommages, que des dommages, je vais aux grands dommages et sans aucun intérêt, en la laissant partir lamentablement, cette bouche sans queue ni tête qui part en s'enfuyant de la fête, elle qui plus tôt m'avait curieusement dit qu'elle avait une tête d'homme, elle ne se voit pas, on ne se voit pas, mais je crois que je l'ai embrassée, ou simplement effloré, de m'avoir dit ça comme ça, si doucement, si amoureusement, et moi si définitivement, si amèrement, si impuissant d'elle dans son rêve de moi.

Le cubain est toujours derrière ma chaise, on doit tous partir, ils sont presque tous partis, il ne reste que les quatre et la maîtresse de maison qui veut enfin aller se coucher, il est quatre heures. Le cubain balbutie des mots qui tombent sur moi, rebondissent sur la table, partir, attendre, banlieue, je, longtemps, dehors, l'Est, loin, froid, rentrer, chez, un bus, moi, des mots cassés qui crépitent mal, qui coulent de travers, il répète *dehors*, je regarde la fenêtre dehors qui clapote sèchement dans le vent, il dit qu'il doit attendre un bus *dehors*, le bruit des premières voitures ronflent dans le vent de la rue qui se soulève, pas encore de bus, j'entends leurs bruits

qui s'éloignent en s'étouffant dans la rue soufflée, puis il dit qu'il fait *froid, si froid*, et moi j'ai si chaud, il fait si chaud ici, il ment, il ne fait pas si froid ici, ni même dehors en ce printemps brûlant, il répété *froid dehors*, j'entends, et attendre un bus *longtemps* il dit, il répète *le longtemps*, j'entends *le dehors*, *le froid*, *l'est*, *le bus*, il parle, il me parle, je décide qu'il me parle dans ces répétitions à écouter, je ramasse ses mots en miettes sur la table et les lui jette sans un mot : non, je ne te laisserai pas dehors dans ton froid à attendre ton bus longtemps pour aller dans ta banlieue est qui est si loin, je comprends c'est dit j'ai compris, j'habite juste en face d'ici, de l'autre côté de la rue, en face de la fenêtre, on la traversera, tu viendras chez moi, tu auras un grand café chaud et des croissants au beurre que je t'offrirais en attendant ton métro qui va rouler dans moins d'une heure, ou dans ton bus, et on sera chez moi, on sait ce qu'on veut.

Je ne sais pas. Il aime les femmes, mais il les aime comment, il les aime peut être dans cette ambiguïté qui se traîne lamentablement, ou joyeusement je ne sais pas, pour être dans toutes les séductions possibles, tous les contrats possibles, tous les coups sexuels possibles, je me dis ça dans son dos en descendant l'escalier derrière lui qui part de la fête, dans son dos qui descend devant moi les marches je me dis de lui muettement que quand il couche avec un mec et que c'est utile, il couche avec un mec et c'est utile, et on lui rend bien, et quand il *doit* coucher avec une femme et que c'est utile, il couche avec une femme, c'est moins facile mais c'est très utile et on lui rend bien. « *Il Faut Être Stratège avec tes*

Arts », il faut avoir le cul et la bite stratégiques mon petit lézard, sois stratège avec ta bite et t'auras le monde des arts, ses mots dits par lui en descendant de l'escalier, je les entends encore ces maudits mots descendre l'escalier dans sa bouche à gerber, « C'est comme ça que ça marche ! » appuie-t-il nerveusement sur la dernière marche, les marches que l'on descend quatre à quatre pour jouer à tomber, les marches qu'on trébuche marche sur marche avec nos mains pleines de vieilles bouteilles branlantes qui furent leurs dernières gouttes de rouge amer, elles s'engloutissent dans le bois comme sur un buvard assoiffé, comme moi aussi je laisse choir mon ambiguïté en étant un homme de femme qui ressemble tellement à une femme, et tellement et de plus en plus à un homme, et qui pourrait être un homme s'il bandait réellement pour une femme, une seule, mais je ne la vois pas, elles me font toute débander, toute peur de leur soif de prendre un homme pour une femme.

Où suis-je ?

On est dans la rue. Les mains pleines de nos cadavres qui se vident encore de leurs vieux restes avinés en même temps que nous pissons en riant de concert entre deux voitures mal garées. On les jette doucement dans la boîte à cadavres plantée dans la rue, on les balance en silence, entre deux volées de taxis jaunes tonitruants, parce qu'il est écrit sur la boîte verte, d'un vert tellement criard, qu'on n'a pas le droit de les jeter entre 22h et 7h pour ne pas réveiller la rue déserte. Chuuuuuut! me dit le cubain dans un sourire

complice en balançant les cadavres très lentement, un par un, dans la grosse boîte ronde, joufflue, boursoflée de cadavres déjà verts, ils lui glissent des mains sans clinquer, des têtes récalcitrantes sortent encore de la boîte, hagardes et blettes, qu'il enfonce par la fente de force, encore vibrantes des mains qui les ont lâchées. On traverse la rue, il accepte un *petit* café chez moi, on monte l'escalier, mon nez coulant dans son cul déchiré, je lui offre un verre, il ne veut plus de café, je n'ai pas de verres à lui offrir, je n'ai rien à lui offrir, rien à échanger, on ne boit rien, il voit mes images sur les murs, c'est belle, peu de mots, quelques mots faibles qui traînent sans laisser de traces sur les murs qu'il ne voit pas, il ne veut pas d'images, il ne veut pas de mots, il ne veut pas de pot autour duquel tourner sa belle masse cubaine, direct dans le pot, mon cul sur le pot, je m'assieds sur le canapé, lui sur le fauteuil défoncé, on est côte à côte, il frôle ma jambe, je laisse faire, ma jambe s'écarte de la sienne quand je me lève pour prendre un verre d'eau sur la table basse où s'étaient deux livres posés l'un sur l'autre, les mots cachés sur la table, le cubain en titube les titres transparents en souriant, l'amour aux temps du choléra et le diable au corps, c'est si bien fait tout ça, je quitte Marquez et Radiguet, et à regret sa jambe dure et me rassois dans mon verre d'eau, on a maintenant les mains libres, on parle sans parler de nos mains esseulées, nos mains tendues d'excitations contenues, possibles maintenant de s'exposer en s'explosant si on en a envie. Si dieu le veut.

On se refrôle la jambe. Il tend sa jambe contre la mienne mais sans trop s'appuyer, comme si on était dans un grand virage, les grands virages qui nous

éloignent de là, le plus loin possible de ça, patience mère des frustrations, je les aime, je les hais, celles-là, et ceux-là, les virages, parce qu'on ne peut pas faire autrement dans une caisse, bien serrés, avec le derrière encombré de mains, de jambes et de pieds, et pleins d'yeux dans tout ça, en pleins virages, quand on en a envie, une envie terrible de se frôler, on ne fait rien contre, c'est bien les virages dans les voitures pleines à craquer, pour éviter de se parler on se frotte des coudes, on se serre des cuisses, on se frétille du pied, on se joue des corps, on s'essaie des corps, ou alors on joue autrement aux mêmes petits jeux de corps coincés dans leurs mots dans un wagon de train, des trains avec des sièges toujours trop étroits et toujours trop serrés, on n'y peut rien dans les trains de se frotter du genou entre voisins à chaque courbure de rails quand les genoux sont devenus si complices au fil des rails dont on voudrait qu'ils tournent, qu'ils tournent encore, et qu'ils tournent toujours pour que l'on reste toujours les genoux tout collés, et si les genoux restent à la colle malgré les inévitables lignes droites qui cassent les virages, tous les désirs sont alors vraiment dans les genoux, en attendant les mains, peut-être même les mots si on n'en a le courage, dire par exemple tu me plais, je te le dis du genou mais tu me plais en tout, j'aime ton genou, on peut aussi faire remonter des genoux les mots à la bouche pour dire je te désire plus largement que de ton seul genou, le reste on verra, mais souvent ça casse tout les mots, on n'ose pas, alors on préfère en rester là et se taire jusqu'au regret de s'être tu, mais on peut encore aller sans un mot se frotter ailleurs, en l'air, dans un haut vol de nuit, dans la somnolence silencieuse des

longs vols au cœur de la nuit, au dessus d'un océan vague, une tête tombe sur une autre tête, ou plutôt non, une tête tombe sur une épaule plus basse qu'elle, une épaule qui ne dort pas, une tête qui fait peut-être semblant de dormir elle aussi, l'épaule devient immobile, attentive, hypnotisée, elle n'ose pas réveiller la tête qui vient de trébucher délicieusement sur elle, une tête qui s'oublie sur cette épaule consentante, accueillante, car cette tête lui plaît infiniment, l'épaule finit même par en surveiller les mouvements indistincts, par croire que les rêves de la tête alanguie rêvent sur lui, sur elle, rêve déjà de lui, d'elle, de cette épaule rêvée, ses frottements incontrôlés finiront peut être par réveiller la tête qui chute dans le ciel sans nuit, mais la tête ennuyée soudainement éveillée du rêve ne partira pas tout d'un coup en s'excusant et en soupirant à cette épaule des « O pardon, ma tête ! », non, la tête fera semblant de continuer de dormir au creux de l'épaule et de fermer les yeux pour rester encore et encore la tête épaulée, elle rêve qu'elle restera, et il reste, et le cubain et moi on se lève, il reste ou il part, il reste, il reste et on se frôle des corps sans se prendre, on danse sans danser, des frottements secs de jambes, de cous, de mains, d'épaules lasses et nerveuses, de regards sans mots brisés d'alcool, de fatigues et d'envies de baisers et de baisers, des gestes d'amitiés barbares, je me dis alors qu'un danseur cubain, un mec qui remue son cul comme il remue son cul de cubain doit nécessairement être le cul du siècle. J'ai jamais baisé avec un danseur, j'ai jamais baisé avec un cubain, jamais avec un communiste, un repenté en exil, un petit fils de Castro, un sublime cul de corps, jamais, un mec qui

fait ça bien, nécessairement bien merde, un danseur sublime ça baise bien, c'est dit, mon dieu va me baiser comme un dieu, il va se frotter à moi comme je le veux, parce dans ma pauvre tête à clichés de pauvre un danseur est un mec qui doit être nécessairement sensuel

Debout

il m'empale la bouche avec sa langue râpée, je ne sens pas ses lèvres, elles disparaissent dans ma langue qui font disparaître sa bouche dans sa langue, je ne sens plus la mienne mais sa langue tordue dans ma langue écœurée, je cache mes trous de dents avec ma langue jaune, cramée de nicotine et de fatigue, ma langue comme une prothèse molle, mobile, captive, qui remplit mes trous, nos langues à cache-cache avec les trous, il a l'œil injecté de sang, ses yeux rouges de son envie de baiser, de me baiser dans son alcool de cette nuit noire, il me boit comme un alcoolique qui a enfin sa bouteille, il m'a enfin trouvée, je la suis, il va me finir, me boire la lie jusqu'au bout de la nuit, me jeter, mais doucement, entre 22h et 7h, il faut y aller doucement, j'aurais dû arrêter là, avant 7 heures, quand on n'a pas encore le droit de jeter les cadavres qui font trop de bruits, ça va faire trop de bruit, il va me laisser tomber comme un cadavre, arrêtes de faire ça le cadavre, il me baise la bouche comme un cadavre, stop, tu me fais mal, arrêtes, je ne veux pas de ça, pas comme ça, je veux démarrer tout doux du soleil, comme si on était sous le soleil qui se lève, regardes l'aube jaune, je la vois sur tes lèvres, se lève, pas

encore de ciel dans le ciel, regardes la promesse de l'enfer, ton soleil, tu viens du soleil rouge, tu es le soleil, tu es le cliché du soleil levant. Il me refourgue sa longue langue fouineuse, il me cogne mes trous ravagés dans sa langue morte, un baiser tordu sans un mot, un baiser de mort, un baiser sur une pute qu'on va baiser même si je n'ai jamais baisé avec une pute, mais moi, là, j'embrasse, je suis une pute qui n'embrasse pas et qui embrasse quand même, forcée qui se force à forcer à embrasser, il me viole la bouche, une pute banale comme toutes les putes qui n'embrassent pas mais là j'embrasse, lui je l'embrasse, en essayant de trouver un autre rythme, le miens, je veux sortir de la pute, je veux l'accorder dans ma musique, en essayant d'imprimer autre chose que ce qu'il essaie de forniquer, en essayant de le conduire ailleurs que dans cette brutalité de mâle cubain fier de sa grosse queue et de sa gueule d'ange noir qui est son gagne pain.

Il me prend la queue à travers le jean, il se frotte à moi comme sur un mur, on mime la rencontre, on mime la rencontre d'un corps pour un autre corps, qui n'existe pas, queue à queue, il me serre sa bite contre ma bite, une main tremblante glisse impuissante de force entre nos jean's collés, il me voulait, je ne pouvais pas savoir ça à ce point là qu'il me voulait rien que pour ça, bite à bite, jean à jean, du jean's bite, il me mords le jean, j'empoigne sous son jean's ses deux miches gonflées par trente ans de danses, délicieusement douces et rondes et fermes dans son slip de soie rouge, ridicule, castriste, moi je n'ai rien en dessous, direct bite au jean, je ne fais pas le poids, ma bite, ma normalement grosse bite a trouvé plus forte qu'elle, elle gonfle dans

sa main, j'ai de grandes mains mais je ne peux pas la prendre dans sa main qui la dépasse dans sa bouche baveuse, sa bave coule sur ses lèvres énormes qui gonflent sous les baisés arrosés, son cul mouillé à pleine main, je le sens son beau cul de black avec mes deux mains trop pressées, il me rosse les reins sur sa queue, il n'est pas black, il n'est pas communiste, il est en exil, il est le cubain qui part toujours, le cubain qui fuie de partout, son cul de cubain moite dans mes mains trop blanches s'échappent trempées, pleines de mains, pas de câlin, rien, il me dira qu'il était heureux de me revoir à cette fête puisque l'on s'étaient déjà vus une autre fois à une autre fête, qu'il m'avait vu, bien vu, qu'il m'avait voulu, qu'il aurait bien voulu dès la première fois, qu'on aurait pu, tout de suite, mais je ne l'avais pas dragué parce que je ne drague pas, il ne savait pas si j'étais possible, il me dira qu'il pensait que j'étais peut être hétéro, que je ne faisais pas homo, que cela ne se voyait pas, que je ne le suis pas, qu'il était aussi revenu à cette fête pour ça, pour voir si j'étais là, si je l'étais, disponible, pour voir, juste pour voir et savoir, il me tripote ma bite en miettes dans le jean, me revoir pour savoir si j'étais possible, sa bite sort du pantalon par le haut, elle est énorme, du jamais vue une bite pareille, elle vient de loin, de l'atlantique, elle a traversé l'océan, elle arrive jusqu'au nombril, le dépasse et monte de plus en plus haut, caricaturale, le nombril effacé, englouti, elle me fait peur, ça dans mon cul ça me fait peur, ça m'attire mais ça ne passera pas, NO PASARAN !

Je l'embarque vite dans la chambre pour passer à autre chose, je veux le lit pour aller directement

au viol, au cul, puisqu'on a raté les préliminaires autant aller en enfer, autant se faire mal, autant aller carrément contre ce que j'aime, pour voir, et que je n'aurai pas ce soir, jamais, peut être plus tard, avec lui, je me mens je ne l'aurai jamais avec lui, pas ce soir, pas demain, jamais mais il est là, dieu est là, on peut essayer autre chose, peut être, non rien de plus, je n'aurai que ça, on ne peut rien essayer d'autres que ce qui se passe là en vrai, de pauvre en vrai, de si pauvre, mais je ne lui dis pas casse toi, je n'aime pas ce qu'on fait, je le laisse faire, je n'arrête pas ça, je ne lui dis pas qu'il pourrait prendre son métro ou son bus ou son pied et se tirer, et que c'est l'heure, que tout ça c'est trop, que l'heure est venue, qu'on arrête là, à ça puisque cela ne me plaît pas, qu'il se casse, qu'il va me casser, qu'on est pas fait pour être ensemble, pas même pour une seconde de nuit, parce que l'on baise ensemble comme je n'aime pas qu'on baise ensemble, pas comme ça, un mauvais coup, t'es un très mauvais coup, et j'ai déjà mal de tes coups. Mais je ne te dis rien.

Le jour se lève, je ne veux pas qu'il me voit plus qu'il peut me voir avec seulement la lumière du jour qui se lève, une lumière grise et sale de mes yeux glisse sur les murs écœurés, mes yeux se ferment dans un voile de sang diaphane en colère, qui se lève pour découvrir le monde dégoulinant qui se réveille, des miettes de lumières de miel sur la scène, juste assez d'ombres pour qu'il ne me voit pas nu, pas totalement à nu, il n'y a que cette lumière timide et encore douce qui recouvre encore un peu ma fausse pudeur d'être une vraie pute qui accepte tout ce qu'elle ne devrait pas accepter, une pute sans un non, mais qui veut aller jusqu'au bout dans sa lumière de croix.

Alléluia

On quitte le salon pour échapper aux premiers rayons du soleil trop cru. Je l'embarque dans la chambre noire, par la main où il me couche, me déshabille, me baise, me fait encore plus mal, je lui dis doucement mais il me baise mal, il n'entend pas, je ne suis pas là, je ne suis rien, je suis les trous, il me fait mal, je laisse faire, je lui suce sa grosse bite qui rentre à peine dans ma bouche, la dent noyée dans sa sève, il me suce, il me suce mal, il me fout sa bite dans le cul, sa bite à capote énorme, les capotes ne peuvent pas remplir sa bite de l'atlantique, elle déborde de partout, le plastique explose de sa bite, il en est fier de son énormité, de ses mots vulgaires, tellement vulgaires, je vous jure, il me jure des mots crachés, sensés m'attraper, m'exciter, mais rien, il est juste fier de son corps parfait qui ne donne rien, qui ne me donne rien, et il me dit qu'il aime tout, qu'il aime tout faire, je pourrais aussi le baiser, on se baise, sa bite dressée vers mon cul, vite, pas de caresses, il me retourne, pas une seule caresse, il me tape le cul, me crache dessus, juste sa langue qui me retourne et me lape le ventre comme un chien qui se lèche le cul, sa langue râpeuse me travaille les seins, je n'ai plus de seins, je ne ressens rien, je ne dis toujours pas non, viens sur moi, il me crache sur le visage, des litres de salives coulent dans ma bouche ouverte qu'il ravale pour reprendre ce qu'il vient de me cracher, il fuie de partout, il reprend tout, cela devrait être érotique, c'est ce qu'il veut, c'est liquide, c'est cliché, il me noie dans sa salive et me pénètre comme un mort, je suis sans un

bruit étouffé, il doit être 7 heures, les cadavres, il peut maintenant me jeter en faisant du bruit, c'est légal après 7 heures, c'est étouffé, on peut de nouveau faire du bruit en jetant les cadavres après 7 heures, c'est écrit, il me branle encore en me défonçant le cul qui ne s'ouvre pas, et pour que j'ai moins mal, c'est technique, il me branle encore plus vite pour que ça passe mieux, il ne me dit pas un mot, il jette le cadavre, j'essaie de lui dire un mot déjà mort qui s'éteint dans ma bouche, il la mord, il me dit qu'on verra après pour les mots, c'est comme s'il me disait de la fermer alors que tout est déjà fermé, on parlera après, il me l'a promis quand il l'aura lâché, il ne peut pas parler avant d'avoir tout craché, il a son corps sublime qui ne dit rien, un apollon des glaces, crispé, congelé de l'intérieur, de son corps sans vagues.

J'enfonce mes yeux sans larmes de vagues amères dans l'oreiller, mes mains sur l'oreiller et sur mes larmes fermées, il a le visage soudainement vieux, tout d'un coup vieux, crispé, rouge, violent, cent ans, il a cent ans, visage tordu, un œil tordu qui me hait, c'est le jeu, je laisse faire, ce n'est pas bon, j'ai mal, je le laisse encore plus faire, comment puis-je le laisser faire ça à ce point là où je le laisse faire, je ne lui dis pas que j'ai mal, il sort de moi, me retourne et me bouffe le cul, il aime être dans toutes les positions, il me dit ça comme ça, il veut que je lui bouffe le cul que je ne trouve pas, c'est la seule chose qu'il me dit, qu'il aime tout faire, toutes les positions, il met des capotes on les enlève, des tas de capotes flottent autour du lit, le lit est île fracassée de capotes, un radeau chaviré de capotes, des méduses sèches qui piquent

et qui tuent et qui mordent le lit, des jaunes, des vertes, des rouges, des violettes, un champ de roses mortes, des sacs poubelles fripés fanés suintent du lit, renversé, je suis sur lui, sa bite verte dans mon cul, son bout de bite, le reste je ne peux pas, je me dandine à l'ursuline comme un con, avec mon con de cul sur son bout de bite de mâle qui me fait mal, je joue à la femme ridicule, il me dit qu'il aime ce que je fais, c'est bon, c'est très bon, je ne fais rien, comment peut-il aimer ça, ce rien que je fais, je n'ai que mal, j'y vais doucement, mal, il ne peut rien sentir, il ne se passe rien mais il aime, il me dit qu'il aime ça, mais il aime quoi, mais quoi, il aime peut être ce rien de plaisir qui n'en est que le simulacre, ou nous n'avons pas le même plaisir, on n'aime pas les mêmes films, on n'aime pas les mêmes riens, on aime rien ensemble, je ne peux rien faire qui lui fasse du bien mais il aime bien, sous moi, sur moi j'ai un sublime corps cadennassé dans sa beauté, ma bite dans son beau cul noir bien fermé, et il aime ça parce qu'il aime tout, c'est tout ce qu'il a dit, tout faire, toutes les positions, toutes, et surtout de faire la femme par son cul.

Ainsi soit-il.

Pendant qu'il me baise mal j'ai le rêve malade qu'il reste, j'en demande encore dans le rêve infecté, qu'il reste encore, restes dormir ici, restes avec moi, dans ce lit comme dans un train, on lavera les draps, je les changerais et on prendra un café demain matin, maintenant comme dans un avion, j'enlèverais les capotes avec des

croissants au beurre, tu verras en bas c'est les meilleurs, tu verras ce sera bien, mais restes encore un peu, oui reviens, on s'embrassera encore, avec de l'eau et de la bave si tu veux bien, avec mes mains entre tes cuisses, restes, mais restes encore, dors avec moi malgré la bave comme sur une plage, parce que c'est rien même si ça flingue, que ça tue tout, mais je veux qu'on dorme ensemble, dormir un jour si tu veux bien, tu sais, tu ne sais pas, mais je n'ai pas dormi avec quelqu'un depuis, alors restes, il reste, jouit sans le dire, sans se regarder, en se branlant vite pour que ça aille vite, vite jouit, sans se dire, pour que l'on puisse vite parler, vite partir. Il part. Je reste. Porte claquée, j'ai tout craché.

oyl